

Pigott C.

SIEGMUND, HEINRICH FUCHS (1898-1976), ALIAS S.H. FOULKES

Présenter S.H. Foulkes est une tâche délicate car, non seulement il est mal compris en France mais on aurait tort de croire que ce fut chose facile en Angleterre, de le faire admettre, et nombre d'auteurs et de pratiquants des groupes en Grande-Bretagne ont souligné le caractère imprécis, voire fumeux de ses écrits. Il fut aussi critiqué pour son habitude de ne pas terminer ses phrases, ce qui laissait l'auditeur dans l'embarras. De ce côté-ci de la Manche, en France, il y avait diverses raisons pour cela dont nous dirons seulement qu'il lui manqua peut-être, pour séduire le lecteur français, de théoriser suffisamment ses conceptions par l'écrit. Pour ce faire, la tâche n'était guère facile car, pour cela, il eût fallu passer sous les fourches caudines du préjugé psychanalytique, dont l'origine est culturelle et institutionnelle, à savoir que le groupe, en tant que concept, entre en conflit avec une certaine conception du sujet qui est radicalement et peut-être même dogmatiquement opposée au collectif et ceci même de la part de pratiquants des groupes. Or, cette perspective d'opposition ne correspond pas nécessairement à la réalité psychogénétique, les instances et motions groupales entrent dans la formation du moi. C'est ce qu'avait pensé Foulkes qui prit le parti d'appréhender l'homme dans sa dimension collective et transpersonnelle et, de plus, de l'analyser au sein d'un dispositif groupal pour en faire émerger cette particularité. Si bien que, nous avons pensé que cette apparence floue de sa théorisation, pouvait s'expliquer par l'approche elle-même de son sujet qui remettait en question les présupposés généralement admis pour parler de l'homme, à savoir les limites du moi ou, plutôt, celles du self. Les contacts prolongés que nous avons eus avec les membres de la Groupanalytic Society nous ont permis d'apprécier d'une façon plus juste et plus précise ce que Foulkes a voulu dire et la plausibilité, sinon le bien-fondé, de ses conceptions. En fait, Foulkes en raison d'une « Weltanschauung » véritablement groupale, acquise au travers des aléas de sa vie, de son héritage culturel, de son expérience médicale et, ne l'oublions pas, de sa formation psychanalytique, a montré des qualités d'intelligence du texte clinique dont l'interprétation fascinait son auditoire et dont ses successeurs témoignent encore de la richesse au travers d'une revue, « Group Analysis » créée par lui en 1967.

Eléments biographiques et influence du milieu culturel:

S.H. Foulkes, de son nom d'origine « Fuchs », avec pour prénoms Siegmund et Heinrich, est né en 1898 à Karlsruhe, sur les bords du Rhin, dans une famille juive. Dans sa conférence faite à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, Dennis Brown ⁽¹⁾ attire notre attention sur la profonde imprégnation culturelle allemande de cette famille. Elle était si profonde que les quatre enfants Fuchs furent prénommés d'après les héros des opéras wagnériens, sauf pour le fils aîné qui hérita du nom du père des héros en question, c'est-à-dire « Richard » ! Quant à notre « héros », il fut appelé « Siegmund », prénom périlleux en l'occurrence, puisque, fils humain de Wotan, Siegmund devint avec sa sœur Siegelinde, et après l'avoir enlevée à son mari, le père incestueux de Siegfried. Pour ce forfait, et d'autres choses encore, il encourut la colère de Wotan, son père, qui participa à sa mise à mort. ⁽²⁾

A 18 ans, ses études secondaires terminées, le jeune Fuchs fut intégré dans l'armée allemande dans une unité des Transmissions, pour participer à la première guerre mondiale en France. Une fois la guerre passée, il « sut », en faisant ses études de médecine, qu'il voulait devenir psychiatre. Il fut stimulé dans cette direction par la lecture d'ouvrages, en particulier ceux de Karl Jaspers, philosophe et psychiatre et, à ce propos, il se pourrait que la dimension groupale de son investissement soit contenue chez cet auteur qui, dans son *autobiographie philosophique*, écrit : « L'être humain ne se trouve lui-même qu'avec l'autre être humain, et jamais par le seul savoir. Nous ne devenons nous-mêmes que dans la mesure où l'autre devient lui-même, nous ne devenons libres que dans la mesure où l'autre le devient aussi ». N'y avait-il pas là la préfiguration de la « matrice groupale » et du « mirroring », l'effet de miroir des groupes qui nous renvoie notre image, qui furent les concepts fondateurs de la Groupanalyse du futur Foulkes ?

Ces lectures conduisirent Foulkes vers celle de Freud et dans la « Rétrospective historique » de « Psychothérapie et analyse de groupe », il écrit que, dès 1919, il voulait être psychanalyste. En attendant, après les deux années préparatoires à Heidelberg, il terminait ses

(1) Cette conférence intitulée « Foulkes's Basic Law of Group Dynamics 50 Years On: Abnormality, Injustice and the Renewal of Ethics » a été publiée dans *Group Analysis*, Volume 31, N°4, December 1998. SAGE Publications London;

(2) Malgré la ressemblance des prénoms, le prénom de Freud n'a aucun rapport avec l'oeuvre wagnérienne. En fait, Freud fut prénommé « Sigismund » du nom du roi de Pologne dont la communauté juive bénéficia de la tolérance religieuse. Freud, à 22 ans, se fit appeler Sigmund.

études de Médecine à Francfort-sur-le-Main, qu'il poursuivit avec sa spécialisation psychiatrique à Vienne où, réalisant son rêve, il entreprit en 1928 une psychanalyse didactique de deux ans avec Helen Deutsch, puis, il s'en retourna à Francfort, après avoir suivi un

« training » avec H.N. Nunberg et travaillé à la Clinique Psychiatrique de l'Université de Vienne. Il n'eut pas l'occasion de rencontrer Freud durant ce séjour et il ne semble pas avoir été présent lors de la remise du Prix Goethe le 28 août 1930 à Francfort. Foulkes ne fut reçu par Freud à Vienne qu'en 1936, à l'occasion du congrès de psychanalyse de Marienbad, entrevue dont il fit le récit dans un article en 1969 à la demande des Archives Sigmund Freud de New York. Il serait vain de citer les nombreuses personnes de valeur qu'il rencontra durant cette période et avec qui il entretint des relations. Citons surtout l'Ecole de Francfort, « Ecole » de recherche sociologique, culturaliste d'esprit et très au fait de la psychanalyse, où il connut Theodor Adorno, Max Horkheimer, Kurt Goldstein, Herbert Marcuse, Erich Fromm, et, surtout, Norbert Elias avec lequel il se lia d'amitié et projeta d'écrire un livre à la fin des années trente, projet qui fut interrompu par la guerre. A ce propos, il est intéressant que, de par cette proximité de la psychanalyse et de la recherche sociale, Foulkes écrivit, en 1938, dans l'*International Journal of Psychoanalysis*, un article intitulé « Review of Elias's *Über den Prozess der Zivilisation* ». Commentant le livre de Foulkes « Introduction to Group-Analytic Psychotherapy », écrit en 1948, Paul J. Nixon, dans un article de Group-analysis de 1998, intitulé « Foulkes, Elias and Human Figurations », attire notre attention sur le sous-titre du livre qui est : « Etudes sur l'intégration sociale des individus et des groupes ». C'était une façon de mettre en relation les objets sociaux réels et la réalité psychique qui anime les hommes. Nous verrons l'importance que Foulkes donnait aux mythes, ces formations psychiques collectives, dans cette « animation ». Dennis Brown, s'appuyant sur un article de Sabine Rothe de 1989 ⁽¹⁾ consacré à l'Ecole de Francfort, note qu'une culture spéciale autour de la sociologie à cette époque a sûrement influencé Foulkes dans la direction qu'il a prise. Sabine Rothe, dans son article,

y souligne la double orientation de Foulkes et fait remarquer qu'il participa en 1932 à un séminaire sur « Psychologie des masses et analyse du moi » avec Landauer et Meng qui avaient fondé l'Institut de Psychanalyse de Francfort en 1930. Foulkes investit ce séminaire considérablement. Il était « orienté », puisqu'il étudiait cette œuvre de Freud consacrée aux formations collectives et nous noterons la juxtaposition des deux termes dans le titre de l'ouvrage où la « masse » et le « moi » y cohabitent, comme pour

(1) Sabine ROTHE “The Frankfurt School: An Influence on Foulkes’ Group Analysis?”, *Group Analysis*, volume 22, number 4, December 1989. SAGE Publications, London.

nous signaler le lien étroit qui existe entre ces deux instances qui semblent pourtant s'opposer. C'est d'ailleurs dans cet ouvrage que Freud écrit, au début du chapitre intitulé « Un stade dans le moi » : « Chaque individu est une partie constitutive de nombreuses masses, lié de nombreux côtés par identification, et il a édifié son idéal du moi selon les modèles les plus divers. Chaque individu a ainsi part à de nombreuses âmes de masse, celle de sa race, de la classe, de la communauté de croyance, de l'appartenance à un Etat, etc. ». Le terme d' « identification » n'a sûrement pas échappé à Foulkes, elle veut dire que ces « âmes de masse » s'intègrent au moi, elles en font ainsi partie. Or, l'identification est au centre de l'exposé qu'il fit quelques années plus tard à Londres, en 1937, pour être membre titulaire de la Société Britannique de Psychanalyse, « On introjection ⁽¹⁾ » Il y étudie la distinction faite entre l'identification et l'introjection dans la littérature psychanalytique de l'époque et différencie les identifications primaire et secondaire, correspondant aux relations d'objet partielles et totales ainsi qu'à divers stades de la maturité du moi. Puis, il dégage la notion de projection primaire qui, écrit-il, « consiste en une attribution de sensations d'organes ou de besoins pulsionnels au monde extérieur. Plus tard, poursuit-il, la projection est quelque chose d'entièrement différent : c'est la transplantation de parties du moi ou du surmoi dans le monde extérieur, où elles deviennent capables de devenir conscientes ». C'est le mécanisme intime, archaïque, de ce qui sera plus tard l'effet de miroir, où l'on prend conscience de soi au travers des autres, et aussi, une préfiguration du réseau transpersonnel qui donnera la matrice.

L'influence de l'Ecole de Francfort est évidente par cette courte phrase tirée du paragraphe intitulé « Guide abrégé de la théorie analytique » de « Psychothérapie et analyse de groupe » : « **L'héritage culturel est considéré comme ayant remplacé l'héritage biologique dans l'évolution de l'espèce humaine.** ». C'est une idée qu'il avait déjà formulée en 1948 dans son « Introduction to Group-analytic Psychotherapy ». Ce que Foulkes remet ici en question, c'est la notion de la transmission phylogénétique des fantasmes originaires que soutenait Freud. Pour cela il s'appuie sur la notion d'identification primaire, mécanisme archaïque, où la relation précoce à la mère véhicule, en même temps, les préalables culturels de l'enfant. Il en a découlé les notions plus accomplies de réseau transpersonnel et de matrice, qui viennent prendre la place, donc, de la phylogenèse inféodée à la biologie. Les démonstrations cliniques qui furent utilisées pour soutenir ce point de vue furent développées

(1) Dans “Selected Papers of S.H.Foulkes”, Karnac Books, Londres, 1990

au fil des séminaires pour en étayer la pertinence et cette « transmission orale » a donné lieu à de nombreuses réflexions et, comme cela arrive souvent, celles-ci furent par la suite couchées sur le papier par ceux qui écoutaient Foulkes.

En 1933, ce fut le drame de l'exil, l'« âme de masse » nazie prit le pouvoir en Allemagne, et Foulkes dut s'exiler. En avril, il partit subitement avec femme et enfants et accepta l'invitation d'Ernest Jones de s'installer en Angleterre. Curieusement, Foulkes semble avoir supporté plutôt bien cet exil. Dennis Brown, dans un premier temps, a rattaché cette relative sérénité au fait qu'il se trouvait en sécurité à sa place de plus jeune enfant dans sa famille. Toutefois, d'autres éléments vinrent modifier cette perspective et il a fait l'hypothèse que « son stoïcisme et peut-être même son déni » étaient sa façon de gérer des traumatismes plus précoces. En effet, si Siegmund fut un dernier enfant, il le fut en tant qu'enfant tardif, apparemment, non désiré par sa mère. Celle-ci ne put l'allaiter et elle eut recours pour cela à une nourrice, si bien que Foulkes disait qu'il avait eu deux mères, l'une brune et l'autre blonde, et Brown se demande alors si cet objet clivé ne lui aurait pas donné une certaine capacité à transformer un traumatisme en triomphe. Enfin, pour compliquer encore la situation, plus tard dans son enfance, il aima beaucoup sa grand-mère paternelle qu'il visita tous les jours. Et puis, il y a le domaine encore peu exploré de son prénom. Celui-ci recèle une ambiguïté sinon une ambivalence profonde de par, précisément, un héritage culturel qui montre sa fracture: il est, à la fois, le père d'un héros, Siegfried, et le fils maudit par le dieu des dieux, son père. L'exil était, en quelque sorte, déjà inscrit mai peut-être aussi, un certain déni de la situation. Quant à l'héritage culturel social qui lui fut transmis, il contenait en puissance un dangereux clivage.

Une fois en Angleterre, Foulkes se qualifia à nouveau en Médecine et en Psychiatrie, il devint membre didacticien de la Société Psychanalytique Britannique, il divorça en 1937 de sa femme, Erna Stavenhagen, juive allemande dont il avait eu trois enfants, pour épouser une anglaise, une « gentile », Kilmeny Graham, qu'il aima passionnément. C'est à cette époque qu'il changea de nom et sa nouvelle femme, l'appela « Michael », prénom par lequel ses amis et collègues l'appelèrent par la suite. Peu après, en 1938, il prit la nationalité anglaise et, durant la guerre, il devint « Major Foulkes ». Ainsi que l'écrit D. Brown : « On pourrait dire qu'il s'adaptait mais ne succombait pas. Il entretenait sa *marginalité créative* – un Juif en Allemagne, un Allemand en Angleterre, un psychanalyste en psychiatrie. Il intégrait et voyait la valeur de nombreux points de vues ». C'est en ce point que commence concrètement son orientation groupale en psychanalyse. Le seul choc affectif qui le laissa brisé fut la mort subite, en 1959, de Kilmeny, d'une hémorragie cérébrale. Il épousa par la suite Elisabeth Marx, une cousine éloignée, juive et originaire comme lui de Karlsruhe, qui avait rempli les fonctions de Secrétaire de la Group Analytic Society. Elle accompagna S.H. Foulkes jusqu'à sa mort, d'une thrombose coronaire, survenue en 1976.

Développements :

L'oeuvre écrite de Foulkes, est relativement réduite pour un chef d'école: cinq livres dont trois seulement peuvent être considérés comme concernant la technique et la théorie groupale psychanalytique, l'un d'eux est écrit avec James Anthony, et une quarantaine d'articles dont les plus importants ont été rassemblés en 1990 dans un ouvrage : « Selected Papers : psychoanalysis and group analysis ». Mais, il faut, pour apprécier son oeuvre, tenir compte de son activité créatrice : la mise en place, pendant la guerre, au début des années quarante, de la technique psychothérapique groupale à l'hôpital militaire de Northfield près de Birmingham. Il anima des séminaires d'une façon régulière si bien que, peu à peu, se forgea l'idée d'une société de psychothérapie de groupe autour de lui. Après la guerre, la pratique se développa au Maudsley Hospital à Londres et la « Group-Analytic Society » vit le jour en 1952⁽¹⁾, puis, un « Institute of Group Analysis » avec des séminaires et un cursus de qualification qui conduisait à devenir membre de cet institut. Cet

enseignement fut reconnu par les services médico-sociaux britanniques, ce qui voulait dire que les séances de psychothérapie de groupe furent remboursées par ces services, ce qui lui donna une aide certaine. A partir de Londres, la Groupanalyse essaima en Europe pour former l'EGATIN (« European Group-Analytic Training Institute »). Enfin, il participa à la création de l'Association Internationale de Psychothérapie de Groupe. Signalons à nouveau la richesse de la revue Group-Analysis où ses élèves et collègues ont donné aux notions, concepts et techniques qu'il avait initiés des développements multiples, tant du point de vue de la théorie que de leurs applications.

(1) Malcolm Pines dans les quelques mots qu'il écrivit dans Group Analysis à l'occasion de la mort de Norbert Elias à Amsterdam en 1990, rappelle qu'il fut un des co-fondateurs de la Group-Analytic Society, témoignant à nouveau des liens très proches qui existaient entre lui et Foulkes.

Prédécesseurs et contemporains - La spécificité foulksienne.

Cela dit, Foulkes a reconnu ce qu'il devait à d'autres et nous avons été intéressés par sa mention de Trigant Burrow (1875-1950), un des fondateurs de l'American Psychoanalytic Association, en 1912, auteur sur lequel nous nous sommes nous-mêmes penchés pour la raison qu'il créa, le premier, une application de la psychanalyse aux groupes avec la mise en place d'un « setting » spécifique et la formulation d'une théorie psychanalytique des groupes, au début, tout au moins. Foulkes lui reconnaît le rôle d'innovateur en ce domaine qu'il situe dès les années 20, aussi, lui a-t-il emprunté le terme de « Group-analysis » par lequel il a dénommé sa pratique. Leur divergence intervint lorsque T. Burrow rebaptisa sa pratique et sa théorie groupale « Phyloanalyse », ce qui, pour Foulkes, apparaissait comme une résistance qui privilégiait le biologique aux dépens du culturel. A propos des influences reçues il y eut celles des autres exilés de l'Ecole de Francfort en Amérique et en Angleterre dont il a déjà été question. Remarquons, toutefois, qu'un certain nombre d'entre eux devinrent des praticiens des groupes comme Paul Schilder, Kurt Goldstein et Eric Fromm. En 1948, dans son « Introduction... », Foulkes cite B. Malinowski à propos du travail sur le terrain de l'anthropologue. Celui-ci doit savoir se défaire de « l'anthropologie de fauteuil » pour aller vers celle du « plein air », sur les lieux même de ceux qu'il étudie. Il compare cette méthode à celle de son propre travail parmi les soldats, une sorte de société primitive des temps modernes, dit-il, où il constate la signification vivante de la « Mythologie de l'armée ».

Ainsi, la méthode groupale est une façon de rencontrer la réalité des mythes de l'homme des temps modernes, dont celui-ci, pas plus que ses ancêtres, ne semble pouvoir se passer, avec leur pouvoir d'animation et d'organisation des communautés humaines. On s'attendrait, puisqu'il est question de psychologie collective et de ses mythes, qu'il soit fait mention de C.G. Jung. Foulkes reconnaît l'intérêt de « l'inconscient archétypique », toutefois, il remarque simplement que Jung et ses proches « n'aimaient pas l'idée d'un traitement en groupe » sans développer plus avant sa pensée. Dans le même passage il critique Freud dans son « Psychologie des masses et analyse du moi » en disant que sa contribution n'est pas vraiment appropriée car il « utilise le modèle du groupe afin d'illustrer les fonctionnements des processus tels qu'ils se révèlent dans l'analyse d'un patient individuel pris isolément ». Or, Foulkes prend le groupe comme un tout, avec ses fonctionnements groupaux spécifiques transpersonnels et comme objet d'investissement en tant que tel.

Bion, autre personnage essentiel et contemporain de Foulkes, avec ses « Recherches sur les petits groupes », est peu étudié. Il est, cependant, mentionné avec John Rickman à propos de ses groupes sans leader (« leaderless groups »), dans lesquels Foulkes reconnaît sa propre technique, ainsi que pour son rôle au Northfield Hospital où ils travaillèrent tous les deux durant la guerre. Toutefois, la brièveté du séjour de Bion à Northfield, six semaines, relativise son expérience, celle-ci n'est pas comparable, en durée tout au moins, à celle de Foulkes qui dura plusieurs années et, comme le fait remarquer celui-ci, c'est surtout à la Tavistock Clinic que Bion « fit du groupe ». Sur le plan de la théorie, Foulkes relève seulement la *valence* qu'il compare à la « faim sociale » (*social hunger*) de S.R. Slavson sans plus de commentaire. Ce sont ceux qui les ont connus qui peuvent mettre en relation les deux personnages. C'est ce qu'a fait Malcolm Pines, proche collaborateur de Foulkes, dans le livre qu'il a « édité » en 1985, « Bion and Group Psychotherapy ». Pines, dans son introduction de l'ouvrage « reconnaît » que, du fait d'avoir été élève puis collègue de Foulkes, il se trouvait, écrit-il : « naturellement ...dans une sorte d'opposition aux idées de Bion. Il me semblait ne porter aucune attention aux importants 'facteurs spécifiquement groupaux' décrits par Foulkes... ». Dans le même ouvrage, au chapitre intitulé « Bion and Foulkes : basic assumptions and beyond » (Bion et Foulkes : les présupposés de base et au-delà), D. Brown, un peu plus explicite, tente de mettre en rapport les concepts de « présupposé de base » de Bion et de « matrice » de Foulkes. Il pense que Bion fait avec les présupposés de base une sorte de constat de fonctionnement dont il faut se dégager, qu'ils se limitent à être des façons de conserver l'unité du groupe en face du chaos et de la peur de la perte de contrôle, alors que Foulkes montre la multiplicité des modes relationnels aux divers étages de la régression, et ceci, au travers de la *résonance*, terme très général inventé par lui, qui opère à tous ces niveaux. Ainsi, écrit D. Brown, « l'image de Foulkes est multi-dimensionnelle, complexe, et, au premier abord pourrait être jugée comme fumeuse ». Mais, il n'en est rien, il s'agit seulement de comprendre la diversité des fonctionnalités groupales qui sont multiples. Malgré cette nébulosité, la « matrice », apparaît comme un concept de base pour les « foulkesiens ». De ce fait, il est soumis à discussion et déclenche des réactions variées et nous nous souvenons d'une conversation avec Robin Skynner, un des premiers groupalistes et fondateur de l'association de psychothérapie familiale anglaise, où il nous disait qu'il n'avait jamais véritablement compris ce que Foulkes voulait dire avec ladite « matrice ».

Jacob Moreno (1892-1974), cet autre initiateur des groupes est, lui aussi, mentionné. Foulkes a utilisé la méthode psychodramatique sous forme, dit-il, de « sociodrame » avec ses soldats. D'une façon plus générale, établissant les différences entre la psychanalyse et la groupanalyse, il perçoit des affinités de celle-ci avec le psychodrame de Moreno dans la mesure où il y a des interactions entre les membres des groupes, que la perspective est centrée sur l'*ici-et-maintenant* et qu'elle comporte parfois des moments très « dramatiques ». Dans le passé, il voyait dans l'« atome social » de Moreno, l'individu plus ses ramifications sociales immédiates, une notion proche de celle de « réseau », mais il pense que Moreno s'est arrêté en cours de route dans sa conceptualisation. La personne avec laquelle Foulkes s'est senti le plus proche sur le plan de la théorie et de la pratique est Nathan Ackerman, qui pratiqua la psychothérapie psychanalytique de groupe aux Etats-Unis et qui fut un des pionniers de la thérapie familiale psychanalytique dans les années quarante. Leur seule différence tenait à ce que Ackerman délimitait d'une façon plus tranchée les conflictualités internes et externes. Lui aussi, en quelque sorte, était resté à mi-chemin du « réseau transpersonnel ».

Le réseau transpersonnel ou « matrice » :

De ce qui précède, nous comprenons comment et peut-être pourquoi, la vision clinique groupale a été adoptée par Foulkes. Il en parle au début de « La groupe-analyse -Psychothérapie et analyse de groupe » en des termes qui rappellent une sorte d'illumination où, à la suite d'une première séance de groupe, il est rentré chez lui et a dit à sa femme : « un événement historique s'est passé aujourd'hui en psychiatrie et personne n'en sait rien. » ! Cet « événement », c'est ce que nous pourrions appeler l'accession à une nouvelle approche, un nouveau *vertex*, pour utiliser un terme de Bion, qui ne serait plus l'homme vu dans sa singularité individuelle de sujet et bien distinct du milieu dans lequel il vit, se meut et pense, mais l'homme en tant qu'instance traversée par les diverses « âmes de masses » dont parlait Freud et conçu comme plongé au sein même de ce groupe que le monde environnant lui donne « du berceau à la tombe ». Le dispositif groupal est en relation avec cette approche qui vise à reconstituer les phénomènes transpersonnels d'origine.

En 1948, dans son « Introduction to Group Analytic Psychotherapy », le terme de « matrice » n'est pas encore utilisé mais Foulkes observe « le groupe comme un tout ». Le groupe comme un tout, « ce n'est pas une simple phrase, dit-il, c'est un organisme vivant, distinct des individus qui le composent » et il précise ensuite, pour montrer cette autonomie de vie qu'a le groupe, que celui-ci a ses humeurs, ses réactions, un état d'esprit, une atmosphère, un climat. A cette époque, il précise que « nous savons tous, si nous avons un patient en analyse, combien sa famille et ses amis résistent en lui à tout changement essentiel. Naturellement, le patient projette une large part de ses propres résistances sur son groupe actuel. Mais, avec ces projections, il revit, en somme, les conflits qui troublaient à l'origine sa relation avec son groupe familial primaire » (*ibidem*). Sans doute, Foulkes parlait-il là de lui-même, il précise ensuite que la relation sociale n'est pas périphérique et superficielle, ce n'est pas simplement une influence « extérieure », et il voit entre ces deux domaines intérieur et extérieur, des instances familiales intimes, introjectées, d'une part, et des instances « sociales » externes, lieux de projection, de l'autre, un réseau de relations en perpétuelle activité. C'est en ce sens que Foulkes revendique la filiation avec la psychanalyse dans la mesure où tout ce qui appartient à l'introjection qu'il mentionne (images parentales, situations relationnelles plus ou moins précoces, complexes, dogmes culturels, etc.) est ce domaine que Freud a découvert, domaine en même temps projeté ou déplacé sur les personnes du monde extérieur et qui participe à la formation des instances du moi et du surmoi. Toutefois, la groupanalyse se différencie de la psychanalyse dans la mesure où le groupanalyste ne porte plus son attention sur l'individu seul avec ses fantasmes, ses limites et ce qu'il exprime verbalement, mais sur l'ensemble des fonctionnements entre les personnes du groupe, tout en étant conscient que tout ce qui s'y passe fait intervenir les instances intérieures de chacun. Ce réseau de relations, pris comme un tout, qui fait intervenir l'inconscient refoulé ou clivé au sein d'une relation extériorisée et projetée sur diverses personnes, est devenu, au fil des séminaires, « transpersonnel » et non pas interpersonnel. De plus, il devenait nécessaire, de par le dispositif groupal, de prendre en compte tout ce qui appartenait aux échanges non-verbaux et d'en tenter l'explicitation du sens inconscient. Quand bien même cette explicitation serait verbale, il n'en est pas moins vrai que la différence avec la psychanalyse est fondamentale, de par le dispositif qui est groupal, de ce sur quoi porte l'attention de l'analyste, qui n'est donc plus ce que dit un individu singulier, mais ce qu'exprime le groupe au travers de ce qui est verbal et non verbal et Foulkes s'est toujours refusé à appeler la groupanalyse « psychanalyse de groupe » voulant par là conserver la spécificité groupanalytique.

Bien évidemment, tout ce qui était exprimé en groupe laissait entendre une grande variété de niveaux et de modes de fonctionnements, de relations d'objets, de souvenirs, d'idées reçues, de matériel fantasmatique refoulé aux représentations diverses, sans oublier les mythes spécifiques qui circulent dans une communauté donnée, etc., si bien que le terme qui est sorti de la cogitation de Foulkes avec ses collègues fut celui de « matrice », mot suffisamment polysémique et évocateur sur le plan de la fantasmatique pour traduire l'immensité du domaine concerné. En 1982, J. P. Roberts dans un article de *Group Analysis* intitulé « Foulkes's Concept of the Matrix », écrit d'entrée : « Un thème récurrent dans les travaux de Foulkes est le concept de matrice, un concept facilement perceptible concrètement mais difficile à saisir ». En d'autres termes, on peut dire qu'il s'agit de quelque chose que tout le monde comprend mais dont on est bien embarrassé pour le définir. Ce problème n'est pas nouveau et il en est ainsi de nombreuses notions qui, en quelque sorte, tombent sous le sens. Aussi, Roberts met-il l'accent sur ce que suggère en anglais le mot « matrix », cela va de la matrice-utérus, à son sens en mathématiques le plus abstrait, en passant par l'origine, la diversité des milieux, des substances intermédiaires et à la définition du cerveau comme « matrice de la pensée ». Mais, il poursuit : « Foulkes ne nous a pas laissés avec une présentation claire et cohérente des théories ou d'une métapsychologie à partir de laquelle la groupanalyse s'est développée et qui la soutiendrait en tant qu'approche scientifiquement identifiable de traitement ». Roberts poursuit en comparant la répétition des concepts de Foulkes à celle de « leitmotivs wagnériens » (*sic*) qui peut permettre au lecteur de développer pour lui-même une compréhension du concept ! C'est une façon originale de concevoir ce que l'on comprend d'un penseur mais peut-être que ce mode primaire d'apprentissage est plus fréquent que l'on ne l'imagine. Aussi, dans ses commentaires de l'article de Roberts, Harold Behr évoque la « fertilité » du concept.

C'est sans doute cette fertilité pressentie qui a fait que, depuis que la revue *Groupanalysis* est parue, il y a peu de numéros qui n'évoquent pas cette « matrice » et si nous avons nous-mêmes écrit à son sujet c'est qu'elle est, en même temps, une certaine approche de la littérature psychanalytique. Culturellement et traditionnellement, il est évident que ce mode est, de par une sorte de principe rationnel, très différent du nôtre. C'est ainsi, qu' en lisant l'article de 1963 de J-B Pontalis intitulé « Le groupe comme objet », qui est par conséquent contemporain du livre de Foulkes, nous constatons qu'il n'est pas même fait mention de Foulkes, à l'inverse de Bion qui y est abondamment cité. C'est sans doute que ce dernier est plus en « résonance » avec le mode français de réflexion.

Le groupe des analystes animé par Didier Anzieu, le CEFFRAP, qui dans le premier numéro de la collection « Inconscient et culture » dirigée par lui et René Kaës, « Le travail psychanalytique dans les groupes », en 1971, a compris Foulkes dans sa spécificité en raison, précisément, de cette proximité de l'inconscient et de la culture. En 1975, dans « Le groupe et l'inconscient », Anzieu, à propos des organisateurs des groupes, lui reconnaît la paternité de la « résonance inconsciente » formulée dès 1948, puis, il relève la phrase de « La groupe-analyse... » : « La situation oedipienne est un complexe du groupe familial », ce qui a dû aider Anzieu à reconnaître le complexe d'Œdipe comme organisateur des groupes dont il avait contesté le bien-fondé. A ce propos, nous rappellerons que Freud considérait que l'Œdipe était un facteur de civilisation des collectivités humaines de par la sublimation des désirs incestueux, en des productions culturelles évoluées.

Conclusions et discussion :

Nous donnerons, à présent, la citation de Foulkes la plus souvent donnée pour définir et comprendre la notion de « matrice » : « La matrice est un réseau [« web »] hypothétique de communication et de relation dans un groupe donné. C'est le terrain commun et partagé qui, en dernier ressort, détermine la signification de tous les événements sur lesquels toute communication verbale et non-verbale repose ». Dans des textes ultérieurs, et pour préciser l'approche groupale il écrit qu'en groupe-analyse il n'y a pas la juxtaposition, comme en psychanalyse, d'une réalité psychique 'interne' et d'une réalité 'externe', physique ou sociale de sorte que ce qui est dedans est aussi dehors, le 'social' n'est pas seulement externe, il est aussi interne et pénètre au cœur même de la personnalité individuelle. Enfin, il fait la déduction, à partir d'un groupe de personnes qui seraient totalement étrangères les unes des autres et qui ne partageraient que d'être de la même espèce ou, tout au plus, d'avoir eu seulement une culture élémentaire du même ordre, que ces personnes partagent une matrice plus essentielle ou *matrice fondamentale*. Cette particularité de réunir des catégories opposées dans une même instance, l'intérieur et l'extérieur, l'intime et le social, le culturel et le moi et, finalement, le moi et le non-moi, nous a amené à considérer la matrice, dans sa version « fondamentale », comme étant de nature paradoxale. En effet, si elle inclut en elle des membres de la même espèce, ce qui pourrait paraître comme l'expression de la cohérence, l'« espèce », au niveau de son isomorphie, peut être le lieu de manifestations anti-individuelles et, en quelque sorte, anti-culturelles, qui conduisent à faire prévaloir l'espèce (par exemple, la race) sur une évolution culturelle qui serait le fruit des tentatives de résolution sublimatoire de la problématique oedipienne au niveau collectif. Tout risque alors de s'organiser au profit du narcissique. Foulkes a été critiqué pour sa formulation car cette approche avait été considérée comme une résistance à la dimension sexuelle. Or, si dans le registre du narcissique, le sexuel paraît ignoré, il est, en fait, présent partout mais sous une forme où il est rendu narcissiquement indispensable, il peut être banalisé ou exhibé ou bien encore utilisé comme moyen de manipulation et d'emprise sur les « autres » afin de les assujettir et, en général, il s'agit plutôt d'une sexualisation de l'ensemble de l'espace groupal plutôt qu'une éviction défensive du sexuel. C'est, sans doute, ce qu'a compris Foulkes, si bien que, si Dennis Brown a fait un rapprochement entre le groupe de base, d'où émergent les présupposés de base, avec la matrice, nous sommes tentés de voir, au départ de cette matrice fondamentale, une scène primitive très archaïque, ainsi que Bion en avait fait l'hypothèse pour le groupe de base. A ce niveau, c'est aussi la préfiguration du *groupe narcissique paradoxal* tel que nous l'avons défini dans notre « Les imagos terribles », où règnent les éléments profondément antagonistes de la paradoxalité et oscillatoires de la position narcissique paradoxale (voir ce terme).

A ces niveaux, l'omnipotence qui imprègne le matériel clinique lui donne une puissance envahissante qui risque de déstabiliser un groupe. C'est sans doute pour cela que, bien qu'il ait rapporté des séances de groupe qui comportent des éléments prégénitaux ou sexuels, Foulkes a, par prudence, réservé ce type de matériel à des séances individuelles préalables et conseille même, au cas où cela devrait être inéluctablement exprimé dans un groupe, sans doute d'une façon répétitive et indiquant par là une fixation archaïque à prédominance narcissique, de changer, au moins pour un temps, de cadre thérapeutique. La cause de telles précautions n'est pas clairement explicitée par lui et nous avons connaissance de groupanalystes qui ont analysé toutes sortes de matériels cliniques régressifs en groupe et, là encore, nous serions tentés de voir dans cette attitude un recul défensif. Or, nous savons que, pour Foulkes, la seule chose intéressante pour le groupanalyste, c'est le réseau transpersonnel en activité de la matrice et il ne saurait être paralysé. Son processus qui débusque les

parties névrotiques refoulées ou exclues et, aussi, les noyaux psychotiques clivés, doit être préservé afin qu'il les mette en commun pour les soumettre au processus élaboratif groupal. Foulkes considérait que toutes les motions psychodynamiques sont, à l'origine multipersonnelles et se réfèrent, en dernière analyse, aux instances éminemment collectives suivantes : la tribu, la famille, la communauté, l'espèce et ceci, quand bien même il ne s'agirait que de deux personnes (il est vrai que Freud avait parlé de « foule à deux »). Le risque était, selon lui, les pathologies archaïques à effet sidérant ou paralysant, comme la paranoïa, les obsessions sévères, les dépressions graves, les hystéries de conversion, les perversions, en fait, toutes les formes à défenses rigides, fixées et, finalement, narcissiques, qui nécessitaient une préparation pour être intégrées dans des groupes pour ne pas les submerger et c'est tout l'art du « conductor » (le chef d'orchestre) d'apprécier les choses.

Il est une assertion de Foulkes, au sujet du fonctionnement de la matrice, pour laquelle il a été pris à partie et pour laquelle certains ont vu un caractère qui conduisait à une psychologie du moi à tendance adaptative, à savoir que, en dernière analyse, le groupe avait toujours raison, on pouvait craindre une évolution vers l'isomorphie. Or, réplique Foulkes : « Rien n'est plus loin de la vérité que l'idée que ce type de thérapie a à faire avec la conformité ou de rentrer dans le rang... La groupanalyse n'a pas comme but l'ajustement ou la socialisation ». Si le groupe a le plus souvent raison, c'est dans le cadre de son réseau matriciel qui opère en mettant en présence l'inconscient de chacun sous des formes différentes et ceci sous la bienveillante attention psychanalytique du « conductor ». Il compare alors l'action du groupanalyste à celle du psychanalyste avec une personne seule et qui veille à la poursuite du processus analytique. A propos du terme de « conductor », remarquons qu'il fut choisi par Foulkes en 1948, en opposition à celui de « leader », dont la traduction allemande de « führer » comportait une telle connotation chargée de réminiscences liées à la conformité qu'il a préféré s'en détourner.

A propos du « mirroring », il était prévisible que le rapprochement soit fait avec le stade de miroir de J. Lacan. Nous dirons qu'il s'en différencie de par le fait qu'il n'y a pas, chez Foulkes, cette « jubilation » liée à la reconnaissance du sujet par lui-même se regardant dans le miroir et en tant qu'il est regardé par sa mère comme sujet, il s'agit bien plutôt de reconnaître chez les autres membres du groupe les parties projetées de soi en eux et c'est le travail du groupanalyste d'amener à en prendre conscience. Aussi, les études différentielles n'ont pas manqué de la part des « foulksiens » intrigués par le rapprochement des termes. C'est ce qu'a fait, un groupanalyste jungien, Louis Zinkin, qui a écrit, en 1982, un article intitulé « Malignant Mirroring » (« miroir maléfique » ou « miroir malin »). Après avoir rappelé le miroir winicottien du visage de la mère et de l'avoir associé au « mirroring » de Foulkes, il perçoit chez Lacan la malignité de la terrifiante implication que ce qui est inconsciemment désiré est le désir de l'autre. Chemin faisant, il hisse au niveau d'archétype le mythe de Narcisse et la terreur de se voir dans l'autre sous forme d'Ombre (« Shadow »), d'être un « *Doppelgänger* » (le double) selon le titre de l'ouvrage d'Otto Rank. Il y a des stades du miroir qui se terminent mal, des « mirroring » aussi.

Foulkes, qui avait une expérience clinique étendue, ne s'est contenté d'analyser en groupe que des adultes. Il n'a jamais pratiqué la groupanalyse avec des adolescents ou des enfants, comme son collègue et ami James Anthony ; il n'a jamais non plus tenté d'analyser cette « matrice primaire » qu'est la famille, bien qu'il eut connu et apprécié Ackerman ; bien que faisant un parallèle de certaines séances avec le psychodrame, car beaucoup de choses très « dramatiques » sont exprimées en groupe, il n'a jamais voulu, à notre connaissance, instituer non plus un setting

psychodramatique. Il est certain que cela pose question car il ne s'est guère prononcé sur ces sujets. Sa position de base semble être celle de se trouver au sein de personnes adultes et étrangères les unes aux autres et de partir à la recherche de la matrice fondamentale. Cette expérience était la sienne et il est facile d'en déduire qu'il restait attaché par ce cadre institué à sa propre expérience, non seulement de groupanalyste de pendant la guerre mais de sa vie propre à réélaborer sans cesse.

Ainsi, la résonance, l'ici-et-maintenant, le réseau transpersonnel de communication qui passe de l'interne à l'externe, du moi au non-moi, qui est conscient et inconscient à la fois, qui utilise le comportement autant que la parole pour circuler et qui véhicule avec lui tout l'héritage culturel traditionnel d'une communauté donnée avec ses mythes originaires, constituent cette matrice définie par Foulkes, dont l'incomplétude même de la définition constitue la richesse. C'est une approche du savoir qui est originale et peu admise et qui conduit à évoquer la fertilité plus que la connaissance. Nous avons fait, quant à nous, l'hypothèse que cette « Matrice », toujours à fertiliser, était cette instance mythique archaïque, sans doute de nature maternelle, qui sous-tendait, animait et même organisait la Group Analytic Society, tant son leitmotiv revenait souvent dans les élaborations qui se sont succédées depuis maintenant plus d'un demi siècle. Mais, nous nous sommes souvenus que Freud lui-même, malgré sa volonté de faire de la psychanalyse une science, avait fini par parler de notre « dieu *logos* » auquel, peut-être au fond de notre matrice fondamentale et, sous son impulsion, nous rendons hommage.

Claude Pigott
5, rue Edmond Gondinet,
75013 – P A R I S

Livres de S.H. Foulkes consultés :

- FOULKES S.H (1964), *La groupe-analyse - Psychothérapie et analyse de groupe*, Petite Bibliothèque Payot, Paris 2004.
- “ “ “ (1964), *Therapeutic Group Analysis*, London, George Allen & Unwin Ltd., 1964.
- “ “ “ (1948), *Introduction to group-analytic psychotherapy – Studies in the Social integration of individuals and groups*, London, Maresfield Library, 1991.
- “ “ “ (1990), *Selected papers of S.H. Foulkes – Psychoanalysis and Group Analysis*, London, Karnac Books, 2004.
- FOULKES S.H. & (1957), *Psychothérapie de groupe – approche psychanalytique*, ANTHONY E.J.